

Une femme muette et *La Reine Soleil* levée de Gérard Étienne : la résilience de la femme noire

Alba Pessini
Università di Parma, Italia

Abstract Gérard Étienne (1936-2008), a pivotal figure in Haitian Canadian literature during the latter half of the twentieth century, has received relatively limited critical attention in the early years of the new century. As a journalist, poet, and novelist, Étienne's work persistently stages a revolt against various forms of oppression – political, social, and familial. This paper focuses on two of Étienne's novels: *Une femme muette* (1983) and *La Reine soleil levée* (1987). While the two protagonists – Marie-Anne and Mathilda – appear to stand in stark contrast to one another in terms of geographic setting, social class, temperament, and modes of resistance, a closer reading reveals significant parallels. This study aims to explore how these women, through resilience and resistance, disrupt a seemingly predetermined fate and forge paths toward self-determination.

Keywords Haitian literature. Canadian literature. Québec. Colonial text. Resistance.

Sommaire 1 Introduction. – 2 Marie-Anne ou la renaissance par les mots. – 3 Faire lever le soleil de la révolte. – 4 En guise de conclusion.



Peer review

Submitted 2025-07-21
Accepted 2025-10-06
Published 2025-12-17



Open access

© 2025 Pessini |  4.0



Citation Pessini, A. (2025). "Une femme muette et *La Reine Soleil* Levée de Gérard Étienne : la résilience de la femme noire" *Il Tolomeo*, 27, 51-64.

1 Introduction

Gérard Étienne est l'un des noms majeurs de la littérature haïtiano-canadienne de la deuxième moitié du XX^e siècle, cependant sa place dans le champ littéraire francophone n'a pas toujours été, nous semble-t-il, reconnue à sa juste valeur. Poète, romancier, essayiste, journaliste, critique littéraire, professeur de linguistique, son écriture est l'écho d'une indignation toujours aux aguets qui traque les injustices de tous ordres, de sa colère, de son humanisme également. Déjà arrêté et torturé sous le régime de Magloire, « il s'engagea contre la satrapie duvalieriste [...] fut torturé et resta trois jours dans le coma [...]. Victime d'un complot monté contre lui, il dut s'exiler le 15 août 1964 » (Accau 1988, 9). Le départ est inévitable pour sauver sa vie et le Québec, ou mieux la ville de Montréal, devient son espace d'accueil lui permettant de relever un autre défi : porter à terme ses études. Il est cependant déjà prêt à refermer ses valises pour un nouveau déménagement avec comme destination le Nouveau Brunswick ; il a en effet quitté la capitale québécoise « par dégoût et par écœurement dans la mesure où celle-ci se voyait envahie par la racaille duvalieriste et où les petits bourgeois opportunistes étaient trop lâches pour régler leurs comptes à ces délateurs qui torpillaient tout projet de révolution contre la tyrannie en Haïti » (9). Dans toute son œuvre il n'a de cesse de mettre en scène sa révolte qu'elle soit de nature politique, sociale ou familiale ; peu importe le lieu où se déroulent ses fictions, en Haïti ou dans le pays qui accueille ses personnages en exil, son « écriture combattante » (Hauptman 2024, 5) est mise au service de la lutte contre les iniquités, les oppressions et les persécutions.

Les questionnements de l'écrivain côtoient ceux du chercheur dans un dialogue dense et ininterrompu où se font écho réflexions théoriques et imaginaire romanesque. Dans la deuxième moitié des années quatre-vingt-dix, Gérard Étienne entreprend des recherches qui ont comme support théorique l'anthropo-sémiotique auxquelles il mêle des analyses statistiques ; le résultat se concrétise à travers – entre autres – deux essais : *La question raciale et raciste dans le roman québécois* (1995) et *La femme noire dans le discours littéraire haïtien* (1998). Le premier articule sa réflexion sur la problématique raciale et raciste qu'Étienne relève dans le roman québécois depuis les années 1960 jusqu'au début des années 1990 ; Patrick Imbert dans sa contribution intitulée *Étienne : Discours savant et analyse du racisme* insiste sur le caractère précurseur de cet essai. La critique littéraire québécoise à cette époque évincre de ses propos toute préoccupation pour le discours raciste présent dans les textes et focalise principalement son attention sur l'importance que revêt la littérature comme intermédiaire dans la diffusion d'un discours où prime l'intérêt pour « l'affirmation nationale » de la part

de la communauté québécoise francophone précarisée dans un milieu où elle se sent minoritaire par rapport à la communauté anglophone :

De ce point de vue, la recherche d'Étienne est en avance sur son temps, car après l'affirmation des écrivains dits ethniques ou migrants et des auteurs autochtones, de nombreux livres, thèses et articles jetteront une lumière intéressante sur les rapports d'inclusion et d'exclusion dans la littérature québécoise. (Imbert 2024, 26)

L'approche de Gérard Étienne dans le constat de clichés racistes qui émaillent les romans québécois ne tombe jamais dans un manichéisme stérile « et sait proposer une réflexion nuancée au sujet des rapports aux altérités » (28).

Le deuxième essai interpelle directement le sujet de notre étude puisqu'il s'agit pour l'écrivain de se pencher sur la représentation de la femme noire dans le discours littéraire haïtien qu'il oppose à la représentation « de la Brune, de la Mulâtresse et de la Blanche » (Étienne 1998a, 12). Dans l'introduction à son ouvrage, Étienne s'applique à nous fournir une définition de ce qu'il entend par discours littéraire et nous présente le corpus qui va être la matière de son investigation : « a) le **texte colonial, le texte littéraire** [...] et enfin des **Histoires de vies**. Il s'agira de voir si l'on peut établir une ligne de démarcation entre trois types de discours où la femme noire est considérée soit comme objet, soit comme sujet » (12 ; caractère gras ajouté). Gérard Étienne va donc se pencher sur un certain nombre d'ouvrages publiés sur l'esclavage à Saint-Domingue à l'époque coloniale, sur des textes littéraires et des histoires sociales, c'est-à-dire des témoignages de femmes noires haïtiennes livrés sous forme de conversations directes obtenues sur cassette.

C'est déjà dans la production des textes coloniaux, qui ne sont pas nécessairement des textes littéraires, que l'auteur trouve les premiers portraits de femmes noires particulièrement actives et notamment dans la représentation des marronnes ; il indique en effet le marronnage comme une « idéologie de contestation, de renversement de valeurs, voire d'affrontements à un système d'idées fondées sur la supériorité raciale » (25). Cette pratique de résistance et de rébellion qui a vu le jour dès l'établissement de l'esclavage à Saint-Domingue a été vidée de son essence par les auteurs coloniaux puisqu'elle n'est pas reconnue comme « organisation révolutionnaire », pourtant les marronnes comme Marianne Montbrun, Cécile Fatiman (31) ont été, selon Étienne, des actrices indispensables de l'ébranlement du système esclavagiste, tout comme l'ont été d'ailleurs, d'une façon différente, les femmes noires parquées dans les plantations à la merci des maîtres. Les femmes en captivité sur les plantations « considérées comme des signes vides »

cachent derrière une situation de soumission des stratégies « pour non seulement déjouer le maître, mais [...] représenter un maillon important de la chaîne » (33) de la révolte. L'espace esclavagiste est le premier lieu de vexations et d'humiliation de la femme noire et il en sera de même - voire pire - quand le système esclavagiste va être démantelé et que s'instaure ce qu'Étienne qualifie de système féodal¹ irrémédiablement implanté dans toutes les strates de la société.

Nous essaierons, dans notre étude, de montrer comment l'image négative qui afflige la « Nègresse » tend à se dissoudre sous la plume d'Étienne romancier et comment il tente de forger une image de la femme noire qui rejette une identité imposée, subie, en partie aussi à cause des croyances vodou. Étienne approfondit en effet les rapports entre le vodou, la domination patriarcale et la condition de la femme noire. Les deux romans qui ont particulièrement retenu notre attention sont *Une femme muette* (1983) et *La Reine Soleil levée* (1987) ; ces deux textes forment une synthèse efficace et un portrait sans complaisances des problématiques qui jalonnent l'existence de la femme noire qui n'a de cesse de se débattre et de résister, que ce soit dans son milieu familial ou encore dans la société où elle cherche à trouver sa place.

Dans ces deux fictions, Étienne campe sa narration dans deux espaces différents. *Une femme muette* se déroule, pendant les années 1980 du siècle dernier, à Montréal, la ville d'accueil où Marie-Anne, une jeune femme haïtienne a atterri pour suivre son mari, Gros Zos, devenu médecin. Ce dernier, après l'avoir exploitée pour décrocher son diplôme, va tenter de la pousser au suicide non sans l'avoir auparavant humiliée, malmenée et séquestrée. En effet, il voit en elle l'obstacle ultime qui l'empêche d'accéder à une soi-disant respectabilité sociale qui se traduirait par le mariage avec une femme blanche. L'avenir semblerait donc réservé à Marie-Anne un destin déjà tracé. Quant à Mathilda, protagoniste de *La Reine Soleil levée*, elle mène sa vie à Port-au-Prince sans grands soubresauts quand le jour de la Toussaint, son mari, Jo Cannel, transporteur de son métier au marché de la Croix-des-Bossales, est terrassé par des douleurs insoutenables et inexplicables que rien n'arrive à calmer. La première réaction de Mathilda quand elle le voit rentrer est un

¹ « Transfert d'un système esclavagiste à un autre système où l'oppression sera produite par des hommes qui ont ravi aux esclaves marronnes la victoire de 1804. En d'autres termes, l'esclavagisme sera battu en brèche, mais pour être situé sur le même axe temporel par le féodalisme. [...] Depuis, le pays est habité par des seigneurs féodaux (propriétaires terriens, propriétaires fonciers, usuriers, etc.) et toutes les crises politiques de ce pays, de 1804 à nos jours (1994) dérivent des tensions sociales entre castes féodales en vue de la prise d'un pouvoir absolu. D'où la nécessité de poser l'idéologie féodale comme le lieu producteur d'asservissement et de dégradation de la Noire » (Étienne 1998a, 62).

regard de mépris, qui sera bref mais significatif, celui d'une femme qui a toujours refusé, contrairement à la plupart des femmes de son quartier, de se tuer au travail pour entretenir son compagnon. Marie-Anne et Mathilda doivent toutes deux affronter une situation inconfortable, l'une victime de son milieu familial, de son conjoint, l'autre victime de l'inertie des institutions et des hommes du pouvoir. Ces deux romans ne sont pas les seuls où Gérard Étienne s'indigne contre le traitement réservé à la femme noire qui doit subvenir aux besoins de son compagnon, il s'applique à pointer du doigt ce qu'il appelle « le sous-racisme vis-à-vis de la Noire » (63) pratiqué par l'homme noir lui-même pendant la période qu'Étienne a baptisé - nous l'avons-vu - le temps du système féodal.

Si dans son essai de 1998 la peinture de la femme noire qui ressort des différents matériaux textuels interrogés est dépréciative, la fiction romanesque lui permet de rectifier cette représentation et d'attribuer à ces deux personnages féminins des qualités telles que la détermination et la témérité, qui leur appartiennent mais qui ont toujours été volontairement occultées ; il s'agit pour lui de corriger une image faussée et très négative pour redonner à la femme noire une agentivité trop souvent négligée. Étienne a planté chez ses deux héroïnes la semence de la révolte qui germe au fil des pages, elles s'attachent à racheter leur condition de femme, à imposer leur être au monde en tant que Noires. Il a voulu conférer à Marie-Anne et à Mathilda la posture de la femme subversive qui rappelle justement celle de la marronne : « Rien n'a changé depuis cinq siècles, pense Marie-Anne, elle aussi est une marronne, la chose d'un propriétaire qui, lui aussi, a signalé son évasion » (Étienne 1983, 100).

Avant d'aborder de façon plus approfondie les deux textes cités, il est essentiel, pour saisir l'importance de la femme noire dont Étienne brosse le portrait, d'avoir bien à l'esprit les considérations qui animent son texte théorique et les aspects (la révolte et le vodou) sur lesquels nous nous pencherons. L'auteur en effet a voulu prendre ses distances des romanciers qui ont occupé le panorama littéraire précédent² - y compris des grands noms comme Jacques Roumain ou Jacques Stephen Alexis, même si Étienne nuance ses propos - ; il n'est plus question de dire la femme noire comme avant, de la reléguer à un personnage de second plan. En ce qui concerne Roumain, par exemple, le personnage féminin principal de *Gouverneurs de la rosée*, Annaïse, reste dans une position subalterne même si elle est dotée d'une force morale à toute épreuve et incarne la possibilité d'un renouveau et d'une vie future qu'elle porte en

² Dans son essai *La Femme noire...*, il définit son corpus et procède à « un échantillonnage sélectif composé des pièces les plus marquantes de la littérature haïtienne » (Étienne 1998a, 121), qu'il cite et qui constituent le pivot de sa recherche.

elle, l'enfant de Manuel ; selon Étienne, certains préjugés chez Roumain ne sont pas encore dépassés, la femme noire tend à être valorisée mais elle reste embrigadée dans des rôles conventionnels. Chez Jacques Stephen Alexis les personnages féminins, notamment Claire-Heureuse dans *Compère Général Soleil*, ont une place fondamentale dans l'architecture de la narration ; tout comme Annaïse, malgré les adversités, c'est elle qui se chargera de prendre la relève après la mort d'Hilarion, son compagnon. Étienne souligne le fait qu'à la fois pendant la période esclavagiste, et au cours de la période qui suit la fin de l'esclavage, « la femme noire incarnerait le mal absolu, d'où son basculement dans un cycle marqué par la persécution et par l'exploitation » (Étienne 1998a, 45). Il s'insurge donc contre cette maltraitance qui colonise les pages de presque tous les textes, littéraires et non, qu'il a analysés ; ce que Gérard Étienne a voulu réaliser dans son œuvre relève de la représentation « [d'] une femme noire [qui] sera posée non pas comme une chose non-marquée, mais comme un être qui fait une histoire et non qui subit un récit » (Campana 2005, 163).

2 Marie-Anne ou la renaissance par les mots

Dans *Une femme muette*, Marie-Anne s'engage, non sans difficultés, dans un parcours périlleux pour se défaire de l'emprise d'un mari qui l'a internée dans un hôpital psychiatrique. La fuite de Marie-Anne de ce lieu n'est que le premier pas d'une rébellion qu'elle entreprend seule au début ; elle sera très rapidement accompagnée dans son errance à travers la ville par Hélène, une montréalaise qui lui vient en aide et qui cherche à saisir l'incompréhensible mutisme qui l'empêche de se confier à elle. Marie-Anne trouve aussi le soutien des femmes haïtiennes qui mobilisent la communauté pour donner une leçon à Gros Zo mais les hommes ne vont pas suivre et cette tentative de soulèvement pour mettre Gros Zo face à ses méfaits sera vaine. Hélène, malgré tout, essaie de ne pas émettre de jugement mais de décoder et de démêler les tenants et les aboutissants d'un univers opaque, qu'elle a du mal à cerner : « C'est peut-être un monde à découvrir, un peuple dont l'oppression subie se fait encore sentir sur une terre étrangère et qui tente maintenant d'exprimer ses frustrations librement » (Étienne 1983, 122). Pour Gérard Étienne, la survie de Marie-Anne passe à travers la solidarité des femmes, qu'elles soient noires ou blanches. Le rôle que l'écrivain attribue à Hélène est, dans cette optique, particulièrement significatif : c'est elle qui réussit à accepter son silence, à l'interpréter et c'est justement grâce à cette capacité de déchiffrer les non-dits qu'elle aide Marie-Anne à retrouver les mots nécessaires. Ce ne sont pas d'ailleurs des mots quelconques ; les premiers qu'elle prononce à

la fin du texte alors que son mari s'est étouffé sur « un morceau de viande logé dans sa trachée-artère », sont ceux d'une chanson antillaise, en créole. Son silence s'interrompt pour faire ressurgir un passé qui la renvoie à sa véritable essence, à une vie antérieure, avant l'enfer qu'elle a vécu.³ Marie-Anne, au cours des réflexions qui animent son parcours de « re-naissance » (titre du dernier chapitre), s'interroge également sur ses fautes, ses manques, sur ce qu'elle n'a pas su mettre en œuvre pour sortir de cette situation dans laquelle elle s'est lentement laissée entraîner. L'auteur met en scène une autre Marie-Anne, une sorte de double, contre laquelle la jeune femme lutte et tente de se révolter :

Elle éprouve maintenant le besoin de descendre au fond de sa boîte à fatras, de retrouver la Négresse lâche. Plus que lâche, disloquée. Cette lâche négresse couche à côté d'elle, dort à côté d'elle. À n'importe quel moment elle fonce sur elle comme une jument mal domptée pour lui donner des directives conformes à la bassesse. Cette lâche n'a rien fait pour lui éviter l'humiliation à l'ambassade américaine de Port-au-Prince où le Consul l'a fait jurer sur la Bible, qu'elle n'a pas couché avec des chiens, qu'elle ne transporte pas dans son sac à main des images du démon.

[...]

Et chaque fois qu'elle tente de sortir de la boîte à fatras, la lâche vient lui barrer la route. C'est avec les ritournelles du passé, des phrases comme Dieu est bon, c'est avec des dévotions aux esprits, des vœux à Sainte-Anne et à Sainte-Bernadette, c'est avec l'impossibilité de frapper le poing sur la table en disant assez ! que vit cette lâche négresse. (Étienne 1983, 190)

C'est aussi grâce à son plongeon dans cette « boîte à fatras », à travers cette descente en elle-même que Marie-Anne va pouvoir se défaire de la zombification⁴ dont elle a été la victime. Il est indispensable d'évoquer ici, très brièvement, les positions que Gérard Étienne entretient face au vodou et cela depuis son tout premier récit *Le Nègre crucifié* (1974) où cette religion syncrétique se manifeste d'emblée

3 « Je ne pense pas que ce recours à un chant créole soit un retour conscient à la créolité. Sans nier la portée du rôle de la langue et de la parole qui traversent tout le roman, je serais plutôt menée à croire en une descente en soi, une tentative de se ressourcer afin de se dépasser. Retrouver la pureté de la langue, c'est lessiver tout ce qu'il y a de bassesse et recommencer, recréer. Marie-Anne a besoin de retrouver en elle la femme qu'elle fut avant l'entrée de Gros Zo dans sa vie » (Adamson 1998, 101).

4 Dans la pratique du vodou être transformé en zombi (zombification) signifie que l'individu est devenu un instrument dans les mains d'un bokor. Il perd son libre arbitre, sa volonté et est vidé de sa substance. Il se transforme ainsi en automate, en errant. Le mari de Marie-Anne a eu recours aux pratiques vodouisantes pour pouvoir garder sa femme dans une condition subalterne.

comme un mal absolu. Il s'avère être pour l'écrivain une des plaies de la société haïtienne qui concourt à son aliénation, justement à sa zombification, il est la cible d'Étienne qui voit dans ce culte détourné de ses origines, un moyen au service du pouvoir pour soumettre et tyranniser la population. Les croyances vodou telles qu'elles sont présentées dans le roman ne relèvent pas d'une pratique sincère de la religion, elles entretiennent la frayeur, l'immobilité, la crainte ; Marie-Anne, au fil de son cheminement, se libère des pratiques vodouisantes auxquelles recourait Gros Zo qui l'assujettissaient et qui la maintenaient dans une position d'infériorité dans leur rapport de couple.

3 Faire lever le soleil de la révolte

Dans *La Reine soleil levée*, nous retrouvons les deux motifs de la rébellion et du vodou que nous avons suivis jusqu'à présent au cours de notre lecture d'*Une femme muette* ; nous dirons même que le passage d'un texte à l'autre se fait tout naturellement avec l'anticipation, au chapitre 10, l'avant-dernier, d'une partie du titre du roman de 1987. Après la révolte qui mènera Marie-Anne à l'apaisement et à l'épanouissement, elle reprend possession de la ville et du lieu qui ont été témoins de ses vexations, elle sent une force nouvelle se manifester, elle perçoit la lumière qui éclaire à nouveau son chemin :

Ce matin veut imprimer son propre rythme à ses cellules afin que, se retirant du jour, il lui permette de faire le pas décisif vers la sortie de sa caverne. De plus Marie-Anne se rend compte que beaucoup de choses prennent à ses yeux une nouvelle dimension. Les images de morts ne sont rien d'autres qu'une masse nébuleuse prête à s'évaporer à la moindre intervention de la lumière, un moment du temps intérieur [...] ; elle sent que c'est la femme, en elle, qui progresse avec des images qu'elle veut bien façonner ; c'est la **Reine-Soleil**, non la bête qu'elle nourrissait dans son esprit de la même façon qu'on tolère une angoisse qui vous constraint à accepter votre mal comme quelque chose d'immuable. D'insaisissable. (203; caractère gras ajouté)

Cet appellatif de « Reine-Soleil » est le surnom qu'Étienne attribue à Mathilda⁵ dans le roman du même nom, la femme-courage qui va épauler son compagnon frappé par une maladie mystérieuse que personne n'arrive à guérir, ni le général qui, à l'hôpital, se fait passer pour un médecin, ni les hougangs auxquels tout le monde, lors des difficultés qui se présentent au quotidien, rend visite pour contrer les mauvais esprits.

Le face à face de Mathilda avec ses interlocuteurs, les représentants du pouvoir et du vodou, sera sans appel, leur alliance rend inopérantes toutes les tentatives de la protagoniste. Malgré ses réticences envers ces pratiques, pour le bien de Jo, elle s'aventure en premier chez Ti-Boss, le grand prêtre vodou. Gérard Étienne prête à cette femme rebelle des gestes et des attitudes qui manifestent sa véhémence et sa détermination, sa colère également dans des situations qu'elle n'arrive pas à accepter et encore moins à dominer. Avant de sortir pour se rendre chez Ti-Boss, Mathilda se donne un

coup de peigne. Elle enfile une robe de chanvre, serre fortement les lacets de ses sandales. Sortie en coup de vent, un mouchoir rouge grenat noué autour de la tête, décidée à tout pour que son homme soit sur pied d'ici peu. (Étienne 1987, 27)

C'est en combattante qu'elle entreprend ce qui deviendra un véritable chemin de croix. Le style syncopé, les accélérations de la phrase, renvoient à la fougue qui s'empare de Mathilda pour secourir Jo, le temps presse et elle voit son mari lentement perdre sa vitalité. Au fil du récit, Gérard Étienne brosse le portrait d'une héroïne qui s'affirme par sa fierté, sa hardiesse et sa ténacité, contrainte à tenir tête à maintes adversités. Son premier adversaire est le général-médecin qui œuvre dans l'hôpital où Jo aurait dû être pris en charge mais qui dirige au contraire un lieu en décomposition où l'on a fait perdre à l'être humain toute dignité et qui s'annonce comme l'antichambre d'une mort certaine ; le désespoir et la douleur sont sous les yeux de tout un chacun, sans aucun respect pour la souffrance des hommes avachis par terre au milieu de la crasse. Gérard Étienne ne laisse

⁵ Le choix du prénom Mathilda est récurrent dans l'œuvre de Gérard Étienne ; il apparaît pour la première fois sous la variante de Mathilde dans *Le Nègre crucifié*, et personifie une jeune femme militante que l'auteur a brièvement connue et avec laquelle il a partagé sa cellule avant qu'elle ne succombe à la torture. « La Reine Soleil levée » est aussi le titre d'une chanson populaire où le soleil est personnifié par une reine, la reine Kongo, habillée de tissu multicolore et d'une beauté sans pareil. Gérard Étienne dans la très belle interview qu'il accordée à Roberta Campana s'explique sur sa prédilection pour la Reine Soleil (alias Mathilda) : « J'aime tellement ce personnage que j'aurais voulu l'avoir comme mère, au moins elle aurait pu résister à la violence de mon père et retourner avec moi dans son pays d'origine, la République Dominicaine » (Campana 2005, 166).

rien à notre imagination, tout est décrit dans les moindres détails, la vie et la mort se côtoient. L'insalubrité du lieu, l'indifférence du personnel soignant, la corruption et l'argent que Mathilda doit donner au maître chanteur pour un lit misérable dans une chambre bondée à laquelle Jo devrait accéder de droit, font germer en elle une colère sans précédent. Sa première cible sera le général-médecin dont le stéthoscope est le seul signe qui l'apparente véritablement au corps médical, son incompétence à soigner les malades est à la hauteur de sa répulsion à les toucher. Il réduit les gestes du soi-disant médecin à des simagrées qui font de lui le général vainqueur d'une armée de moribonds. Mathilda impose un véritable bras de fer au général, impuissant à fournir une réponse satisfaisante aux questions pressantes de la femme. Ce face-à-face va mettre en évidence la distance entre ces deux individus ainsi que l'écart qui s'est créé entre le peuple et les hommes de pouvoir, c'est au premier que Mathilda va prêter sa voix et son énergie. L'écrivain nous invite à suivre la métamorphose de son héroïne qui soutient le regard du général, le presse pour qu'il lui fournit un diagnostic. Etienne présente ce conflit comme un véritable duel et nous conduit à un tournant : en présence du général, Mathilda va prendre conscience du changement qui s'opère en elle. Ce qu'elle voit, ce qu'elle entend, la fait sortir de sa simple condition de femme du peuple du tout début du roman, aiguise sa sensibilité face à ce qui l'entoure et lui permet d'ouvrir les yeux sur ce qui se passe :

Cette envie de devenir une autre Mathilda, elle ne sait pas d'où ça vient. Ce nouveau personnage entièrement différent de cette marchande de quincaillerie à La Croix-des-Bossales qui n'avait qu'une ambition réussir en suant ; [...] indifférente jusqu'à présent aux remous de la société, l'idée de justice l'amène aujourd'hui à se poser des questions. (43)

Consciente de l'impossibilité d'une guérison à travers une science pseudo-médicale, Mathilda ne peut que s'en remettre, comme ultime recours, aux croyances vodou, auxquelles elle avait été jusque-là plutôt réfractaire. C'est à Maître Sonson, alias Ti-Boss « par référence à l'époque où il affectait un air de patron, malgré sa condition de paysan » (29) qu'elle va s'adresser. Dans ce cheminement, elle sera accompagnée par ce que le texte nomme « la bande », des individus du quartier qui lentement se sont retrouvés autour d'elle, une masse au début hétéroclite qui pourtant se compacte. Ce groupe subit au fil de la narration une véritable transformation, ils passent d'un stade de simple compassion pour la douleur de Matilda à la prise de conscience de leur soumission à un pouvoir véreux qu'ils expriment à travers une révolte qu'ils pousseront jusqu'à des conséquences extrêmes car les représailles du pouvoir seront terribles. Ces individus passifs qui se

limitaient à ne pas contrarier les dominants en place, à fermer les yeux pour réussir à survivre, avaient jusque-là étouffé leur nature et c'est Mathilda qui va les faire sortir de leur torpeur, qui va leur permettre de se mettre debout, ils voient en elle une libératrice auprès de laquelle ils se sentent à même de lutter :

Cette femme de stature imposante est en train de chambarder l'ordre des choses dans une capitale qui marche presque sur des béquilles à force d'avoir vu mourir sous la torture, ses Noirs les plus téméraires. Ceux qui tremblaient de peur dans les baraqués, [...] le temps fabuleux qui vit les Noirs orgueilleux incendier les plantations de cannes à sucre, font brusquement sauter les barres de fer de cette espèce de cage dans laquelle ils se voient enfermés, depuis un quart de siècle. (115)

À l'image de cette bande, Mathilda portait déjà en elle les signes avant-coureurs de ce que serait son destin ; elle se souvient qu'on le lui avait prédit :

Son parrain, un arpenteur avait laissé tomber ces mots. Dans ce pays, disait-il, après la grande geste de 1804, les femmes noires sont tombées très bas [...]. Je vois toutefois dans ton regard une passion sauvage, une force redoutable. Il suffirait d'une étincelle pour la faire exploser.

Quelqu'un avait donc déjà saisi la vraie nature de cette femme qui changerait le cours non seulement de sa vie mais aussi de celles et ceux qui l'accompagneraient dans la mission de sauver Jo.

D'autres personnages féminins émaillent le texte de Gérard Étienne même s'ils ne sont qu'évoqués, ils conditionnent pourtant les décisions de la protagoniste. Il s'agit de Louisina, la grand-mère de Mathilda, dont les paroles affleurent continuellement à son esprit, traçant le chemin à parcourir. Mathilda s'enrichit de sa sagesse, de son expérience, de la connaissance qu'elle avait de ces hommes tout-puissants qui par leur magie, leurs superstitions tiennent en laisse un peuple mais en particulier la femme noire :

Pour eux la femme noire ressemble à un marécage où viennent mourir les petits dragons de la cité. On la renifle à distance, on l'empoigne, on la saigne. Pour la magnificence des esprits. [...] La grand-mère Louisina avait raison. Voici des milliers de mortels dans la fosse aux serpents. Des milliers de femmes enterrées vivantes. (40-1)

Les femmes occupent également une place essentielle dans la vie de Jo. Il superpose aux images qu'évoque son épouse les images des

femmes de sa famille. Sa mère, sa grand-mère Antoinette, qui ont habité et façonné son univers d'enfant et d'homme renaiscent dans les traits de caractère de Mathilda :

Jo a retrouvé chez sa femme, l'un des traits de tempéraments de sa mère, une façon antillaise d'affronter les autorités en faisant des gorges chaudes de leurs avances. (66)

Une autre image [...], encore plus téméraire, sauvage, fracassante. La grand-mère Antoinette. Le transporteur se sera nourri pendant un bon bout de temps de cette femme qui ne tolérait pas la faiblesse. [...] Quand elle grondait entre ses dents, tout le monde s'en allait la queue entre les jambes. (68)

Mathilda à la fin du récit, accompagnée et encouragée par la bande, tente la prise d'assaut de la forteresse où se retranche Maître Sonson. La connivence entre le vodou et le pouvoir, ce dernier venant à la rescoufle du hougan, met en évidence l'alliance et l'action commune de ces deux forces en présence (voir Joubert Satyre (2019) et semble véhiculer l'idée que non seulement cette révolte mais toute révolte est vouée à l'échec. La tuerie des dernières pages en est emblématique. Le pouvoir s'acharne contre Mathilda et la bande :

Les miliciens chargent la bande de Mathilda. Non armée elle essaie de se replier. Peine perdue. Des sifflements de balles couvrent des cris de lamentation. Corps écrabouillés sous les bottes. Carnage total. Les personnes non criblées de balles ont la figure déchiquetée à coups de pierres, les bras arrachés, les jambes pulvérisées. (195)

Mathilda n'échappe pas à son destin, elle aussi succombe non sans avoir passé le flambeau, dans un dernier souffle, à un jeune intellectuel en lui indiquant la voie à suivre.

4 En guise de conclusion

Si Matilda nous paraît être le personnage féminin le plus réussi au sein de l'univers romanesque d'Étienne, d'autres femmes peuplent son imaginaire et les pages qu'il nous a laissées ; n'oublions pas Adrienne dans *La Romance en do majeur de Maître Clo* (2000) ou encore Anna, l'héroïne d'*Au Bord de la Falaise* (2004). Ce dernier texte est particulièrement intéressant puisqu'il s'agit de la réécriture d'*Une femme muette*, une réécriture qui avait d'ailleurs été partiellement esquissée dans *La Romance...* (Andrews 2024, 87). Ce retour sur ses propres textes permet à Gérard Étienne de mesurer

la distance temporelle qui s'est creusée depuis ses premiers romans et de l'interroger, de brosser un nouveau portrait de la femme noire qui la situe dans un processus d'adaptation à la terre d'exil qui l'a accueillie. Il s'agit désormais pour l'écrivain de rendre compte des transformations, de dire le présent et d'envisager l'avenir. Un exemple significatif de ce passage à une nouvelle phase qui a progressivement trouvé ses marques dans le contexte canadien est à remarquer dans le roman *Au Bord de la falaise*. Le texte se termine comme *Une femme muette* avec la protagoniste Anna qui, après une période d'aphasie, retrouve la parole à travers les mots d'une chanson qui cette fois ne sont plus des mots en créole, comme pour Marie-Anne, mais en québécois. Le personnage du dernier roman d'Étienne s'affranchit ainsi du passé pour permettre au présent de parler et de considérer un destin qui semble s'ancrer sur le sol canadien.

Bibliographie

- Accau, P. (1988). « Profils ». *Haïti Progrès*, 9 janvier.
- Adamson, G. (1998). « *Une Femme muette* de Gérard Étienne : un plaidoyer pour la femme noire ». *LittéRéalité*, 10, printemps-été, 97-105. <https://doi.org/10.25071/0843-4182.28003>.
- Andrews, M. (2024). « Mimétisme narrative et fracturation syntaxique chez Gérard Étienne ». *Analyses*, 18, winter, 5-8. <https://doi.org/10.7202/1111108ar>.
- Campana, R. (2005). « Entretien avec Gérard Étienne ». *Francofonie*, 49, automne 2005, 155-72.
- Étienne, G. (1974). *Le Nègre crucifié*. Montréal : Éditions Francophone et Nouvelle Optique ; (1990). Genève : Metropolis ; (1994). Montréal : Balzac ; (2007). Port-au-Prince : Presses Nationales d'Haïti ; (2008). Montréal : Éditions du Marais.
- Étienne, G. (1983). *Une Femme muette*. Montréal ; Paris : Éditions Nouvelle Optique ; Silex ; (2018). Montréal ; Éditions du Marais.
- Étienne, G. (1987). *La Reine Soleil Levée*. Montréal : Éditions Guérin-Littérature ; (1989). Genève : Metropolis.
- Étienne, G. (1995). *La Question raciale et raciste dans le roman québécois (essai d'anthroposémiologie et sémiotique appliquée)*. Montréal : Éditions Balzac.
- Étienne, G. (1998a). *La Femme noire dans le discours littéraire haïtien. Éléments d'anthroposémiologie*. Montréal ; Paris : Éditions Balzac ; Le Griot ; (2008). Montréal : Éditions du Marais.
- Étienne, G. (1998b). *Le Bacoulou*. Genève : Éditions Métropolis ; (2018). Montréal : Éditions du Marais.
- Étienne, G. (2000). *La Romance en do mineur de Maître-Clo*. Montréal : Balzac ; (2009). Montréal : Éditions du Marais.
- Étienne, G. (2004). *Au Bord de la falaise*. Montréal ; CIDIHCA.
- Hauptman, M. (2024). « L'écriture combattante de Gérard Étienne ». *Analyses*, 18, winter, 5-8.
- Hauptman, M. (2024). « Gérard V. Étienne : construction d'un ethos, d'une image de soi d'intellectuel combattant. Dénonciation des pouvoirs politiques et contre-discours ». *Analyses*, 18, winter, 57-80. <https://doi.org/10.7202/1111108ar>.

-
- Imbert, P. (2024). « Étienne : discours savant et analyse du racisme ». *Analyses*, 18, winter, 21-30. <https://doi.org/10.7202/1111108ar>.
- Satyre, J. (2019). « *La Reine Soleil Levée de Gérard Étienne, ou le pacte entre vodou et dictature* ». *Nouvelles Études Francophones*, 34(1), 162-74.